

## Des films

Nicolas Bauche

27 juillet 2005

### **Charlie et la chocolaterie (Tim Burton)**

Un conte de Noël en plein été : Tim Burton a le chic pour rendre ses films excentriques jusqu'au bout. En adaptant le classique de Roald Dahl, le réalisateur d'*Edward aux mains d'argent* décape le film pour enfants de ses niaiseries sucrées. Dans une Angleterre de carton pâte, Charlie (Freddie Highmore), un petit garçon à l'existence morne, rêve de chocolat : fantasme culinaire d'un fils d'ouvrier élevé à la soupe claire. La chance tourne pour lui : Willie Wonka (Johnny Depp), génial artiste chocolatier, donne l'opportunité à cinq enfants de visiter sa chocolaterie. Charlie fait partie du voyage qui se révèle moins merveilleux que prévu...

Avec sa cascade de chocolat lacté et ses sucres d'orge poussant aux arbres, le monde de Willie Wonka a tout du paradis pour enfants. Mais le danger jouxte le plaisir dans cette usine à rêves gustatifs. Dans un décor irréel où tout n'est que nourriture, les cinq petits protagonistes disparaissent de l'écran là par où ils ont péché. La gourmandise n'est que l'accroche repoussante d'une enfance dont les jeunes représentants campent les défauts : goinfrerie, vanité et caprice servent ce jeu de massacre. En maître de ce déboulonnage en règle de l'enfance : Johnny Depp, le teint gris et les dents d'une blancheur artificielle. Mais sous son allure de croque-mitaine, Burton lui invente un passé meurtri. C'est là tout le talent du cinéaste : humaniser les monstres. Willie Wonka est servi par l'interprétation de Depp qui semble arrachée à une autre époque du cinéma.

Étrangement, Burton est toujours suivi par le public dans ses aventures esthétiques. Même lorsqu'il laisse un peu de côté le propos narratif. *Charlie et la chocolaterie* parle de la filiation, de la naïveté de l'enfance qui ne dure pas. Mais le film tire sa force ailleurs. En multipliant les références, Tim Burton joue avec l'Histoire et le cinéma. Plus qu'un exercice de style, *Charlie et la chocolaterie* est le musée ludique de l'imaginaire burtonnien. Il nous livre un fantasme d'Angleterre où les époques contemporaines se contaminent : de l'empire colonial à la « swinging London », le réalisateur réinvente le siècle anglais au cœur de cette chocolaterie fantaisiste. Les Oompa Loompa - une tribu primitive travaillant dans les entrailles de la « chocolate factory » - improvisent des numéros musicaux hilarants au gré des disparitions enfantines : hommage à la comédie et à l'apport musical anglais. Esther Williams, les flashes back version *Le narcisse noir* de Pressburger et *2001, l'Odyssée de l'espace* nourrissent ce film en forme de clin d'œil cinématographique.

Après *Big fish*, le cinéaste nous convie encore dans la fabrique de son imaginaire baroque. Mais là où Burton le démontait, il préfère laisser agir la magie d'un cinéma où le sucre glace remplace la neige.

Critique : Nicolas Bauche